

milles d'origine et de religion différentes.

40. Avoir autant de zèle pour l'assistance aux offices de l'Église, la fréquentation des sacrements, que d'aversion pour l'intempérance et tout ce qui ruine les mœurs.

50. Se défier de l'esprit d'irrégion, d'indépendance qui cherche à se glisser partout.

60. Se régler ensuite sur les meilleures familles qu'on connaît : en imiter les vertus, sans en prendre les défauts.

70. Eviter avec soin tout ce qu'on trouve de répréhensible dans les autres familles.

80. Ne souffrir dans la maison ni tableaux, ni livres ou journaux, ni discours, ni légèretés qui puissent blesser la modestie.

90. Ne rien négliger pour maintenir l'union, la paix, la douceur des rapports.

100. Propager l'instruction et la piété par tous les moyens possibles, et prendre ses délassements à la maison, sans aller les chercher ailleurs. Avoir une grande simplicité dans les habits, dans les ameublements, et surtout craindre l'intempérance et le luxe, les deux plus grands fléaux de la société moderne.

Le mois prochain, l'Album des Familles présentera un autre tableau, bien capable de porter à de salutaires réflexions les hommes de bien.

UN OBSERVATEUR.

## L'ENFANT ET LA FLEUR.

Mai faisait dans les airs gazouiller l'hirondelle  
Et répandait partout ses senteurs de jasmin,  
Une humble marguerite était là, fraîche et  
[belle ;  
Un enfant qui passait en approcha la main

— A quoi bon de ces lieux m'arracher, lui dit-elle,  
Pour aller me jeter sur le bord du chemin ?  
— Laissez-moi dans mon pré vivre calme et fi-  
[dèle,  
— Moi qui n'ai vu maître hier et qui mourrai de  
[main "

— Je voulais, dit l'enfant, te porter à ma  
[mère  
— Qui depuis trois grands mois repose au cime-  
[tière...  
— Le bon Dieu nous l'a prise, et lui seul sait  
[pourquoi.

— Elle aimait tant les fleurs quand le mois de  
[Mario  
— Revenait tout joyeux en couvrir la prairie...  
La marguerite alors répondit : " Cueillez-moi !

## LITTERATURE.

[ Par Permission Spéciale. ]

# FRANÇOIS LE BALAFRÉ

(1662-1663.)

DEUXIÈME PARTIE.

## L'ARQUEBUSE DE POLTROT.

( Suite. )

VII

**Duquel il appert qu'il ne suffit pas de courir ; encore faut-il savoir ou l'on va.**

**A**PRES avoir déchargé son arquebuse sur François le Balafré, Poltrot de Méré, jetant dans les broussailles l'arme devenue inutile, se coula sous les haies, arriva jusqu'à son cheval, sauta sur lui, et partit à fond de train sur la première route qui se présenta devant lui.

Une seule pensée l'occupait : fuir ! s'éloigner du lieu où gisait, mort sans doute, le plus grand capitaine du siècle. Et le misérable tremblait en se disant qu'il l'avait tué, lâchement, par derrière, un homme dont il mangeait le pain la veille, qu'il ne haïssait pas, mais dont on lui payait la vie.

L'andalou allait comme le vent, dans une course furieuse, bondissant par-dessus les tas de cailloux, évitant les ornières, guidé par un merveilleux instinct.

Des peupliers qui bordaient la route, semblables à deux longues files de fantômes, n'apparaissaient que pour disparaître, filant comme s'ils eussent été entraînés dans une ronde infernale.

Poltrot, courbé sur le cou de sa monture, une main crispée dans la crinière flottante, l'autre retenant la bride, se laissait emporter, l'esprit noyé dans un rêve sombre. Et toujours il donnait de l'éperon, dévorant l'espace. Plus vite !... plus vite !... Il eût voulu ce cheval ailé, soufflant du feu par les naseaux, qui passe rapide plus que l'éclair, avec Satan

pour cavalier et de pauvres mortes en croupe, le cheval diabolique des légendes des bords du Rhin.

Hop ! hop ! un fossé à franchir, un arbre tombé en travers du chemin... D'un bond, il dépassait l'obstacle. Un ruisseau large, courant sur des pierres plates : une lame d'acier blenté brillant aux reflets de l'astre... d'un saut, il fut traversé.

Hop ! hop ! l'andalou galopait, galopait, se précipitant, battant de ses quatre sabots la terre sèche, sans même soulever un grain de poussière, l'œil en feu, la tête violemment relevée par le mors, les naseaux blancs d'écume.

Et tout fuyait ! la campagne ensevelie dans les ombres de la nuit, les jardins touffus, les prairies, et les landes, et les bois.

C'était la nuit absolument noire, morne. Des nuages énormes glissaient dans le ciel, dont ils voilaient la transparente pureté ! Parfois ils se déchiraient tout à coup, comme lacérés par des mains invisibles, et le disque de la lune rayonnait sur le bleu, un moment. Puis l'opaque lin-cueil se refermait, et ce n'était plus, dans le firmament, qu'un entassement des nuées grises.

Une brise impétueuse soufflait par rafales, gémissant et sifflant, courbant les branches. Puis l'accalmie survenait soudain, et l'immobilité engourdie, et le silence profond, pour quelques instants.

Poltrot piquait. Plus vite !... plus vite encore !... Un tourbillon emporta son chapeau... Qu'importe ? Il pourra, les cheveux au vent, aspirer à pleins poumons l'air glacé, qui lui rafraîchit un peu le visage... La volupté de la vitesse berçait sa rêverie, et maintenant il souffrait moins, calmé par la certitude d'avoir accompli son œuvre.

Il sourit étrangement, flatta de la main la croupe de l'andalou, dont il ralentit peu à peu l'allure, et regarda autour de lui.

Où était-il ? Il ne savait. Depuis combien d'heures fuyait-il ? Il se vit au milieu d'un étroit vallon, où s'étendait paresseusement un hameau, avec sa petite église et son clocher pointu, entouré de cultures, ombragé de grands vieux chênes. Jamais il n'avait vu ce lieu paisible. Tout dormait... Pas un murmure.

Le vent gronda sourdement, secouant les chênes, avec ce gémissement prolongé de la vague qui déferle sur la grève. Ses dernières vibrations, murmure étouffé, apportèrent à l'homme qui, dressé sur les étriers, cherchait à reconnaître sa voie, un bruit cadencé, lointain encore...

Il écouta, l'oreille aux aguets, la prunelle ardente : il voulait voir !...